s'ouvrait aux cérémonies religieuses, il semblait à ce croyant d'un autre âge voir revivre encore, pour une heure, le temps où les vieux moines priaient sous ces voûtes antiques.

Un jour, — c'était au mois de juillet 1886, — que M. Sarsay m'avait invité à lui rendre visite à l'Ile-Barbe, je compris bien vite, au plaisir qu'il éprouvait à me montrer ses richesses archéologiques, tout le bonheur que cette œuvre de restauration avait dû causer à ce vieillard, dont le cœur était demeuré si jeune. Faut-il s'étonner, dès lors, que cette œuvre, dernière joie de sa longue existence, lui fût si chère? Aussi, dans son testament, où sa foi de chrétien se révèle toute entière, pendant qu'il s'oublie lui-même, en se réservant les funérailles du pauvre, songe-t-il à son avenir, en léguant à l'Archevêché de Lyon tout ce qu'il possédait de l'ancienne abbaye.

Lui, si versé dans notre histoire religieuse, il n'ignorait point, en effet, qu'au siècle dernier, l'Ile-Barbe était réunie aux possessions de l'église primatiale et que le cardinal de Tencin y avait établi la maison de retraite des prêtres âgés ou infirmes. En mourant, M. Sarsay aura donc ainsi emporté dans la tombe la double satisfaction d'avoir pu rendre à ses anciens possesseurs une partie du vieux monastère de Saint-Martin, et d'assurer, pour longtemps, la conservation de ces monuments, auxquels il avait consacré les dernières années de sa vie.

A. VACHEZ.